

L'IMPERTINENT,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN.



Monsieur Damis se croit un homme singulier ;
Mais il n'est, selon moi, que fat & tracassier,
Et pour s'en applaudir l'espece est trop commune :
Je ne sçai quel projet il médite aujourd'hui,
Ou plutôt quel Démon contraire à ma fortune
M'inspira le dessein de m'attacher à lui.



SCENE II.

PASQUIN, DAMIS.

DAMIS.

Tu parles seul, je crois ?

PASQUIN.

Je vous rendois justice,
Et me remercioís d'être à votre service.

DAMIS.

Eh bien notre Billet ?

PASQUIN.

Il vient d'être rendu.

DAMIS.

De la part de Lindor ?

PASQUIN.

Oüi, Monsieur.

DAMIS.

A Julie ?

PASQUIN.

Oüi, Monsieur, à la Tante, & de plus défendu
D'en parler à la Niéce.

DAMIS.

En effet Rosalie
Doit sur-tout l'ignorer ; mais j'apprehende bien
Que par discretion, Lubin ne me trahisse,
Et qu'il ne parle trop même en ne disant rien :
La bêtise nuit plus que ne fait la malice.

PASQUIN.

Monsieur, je vous ai fait observer tout cela,
Et j'ai toujours pensé cette vérité-là :
Mais moi-même, ignorant ce qu'il faut taire ou dire,

Par bonne volonté je pourrois bien vous nuire :
Dans tout ceci, Monsieur, quel est votre intérêt ?

DAMIS.

Vous êtes curieux, à ce qu'il me paroît ?

PASQUIN.

Je n'en disconviens pas, pour mieux servir mon Maître,
Dans ses moindres projets je cherche à le connoître ;
Mais j'use mon esprit en stériles efforts.
Amant depuis six mois de Madame Julie,
Votre début paroît un accès de folie ;
Loin de briser vos nœuds, le tems les rend plus forts.

DAMIS.

Bon.

PASQUIN.

Sa société devient aussi la vôtre ;
Vous n'avez pour agir que les mêmes ressorts,
Qu'une ame pour penser, vous êtes l'un à l'autre
L'écho de votre esprit, l'ombre de votre corps.

DAMIS.

Fort bien.

PASQUIN.

L'Hyver entier se passe de la sorte,
J'entens parler de nôce, & cela me transporte ;
Arrive le Printems : votre Maîtresse alors
Ayant uniquement sa Niéce pour compagne,
Abandonne Paris, vient à cette campagne
Où vous lui promettez d'être le lendemain ;
Mais au lieu de partir, sans que rien le requière,
Cherchant l'amusement, & le cherchant envain !
Nous restons à Paris une semaine entière.

DAMIS.

Abrége ton récit, & sçache désormais
Qu'à jour nommé je n'arrive jamais.

PASQUIN.

Nous arrivons enfin. Entrés dans l'avenuë
Je trouve ſous mes pas un Billet ſans deſſus,
Sans ſignature, écrit en termes ambigus;
Mais au premier aſpect la main vous eſt connuë;
La joie à chaque mot déride votre front,
Et vous vous écriez: „ Le hazard eſt fort bon!
„ Ce Billet ſurement s'adreſſe à Roſalie,
„ Et les gens de Lindor l'ont ſans doute perdu.
Par vous, au même inſtant, ce Billet m'eſt rendu
Pour le faire tenir à Madame Julie.

DAMIS.

Eh bien!

PASQUIN.

M'eſt-il permis de parler librement?
Jugeant des autres par vous-même,
Vous ſoupçonnez les gens aſſez légérement;
Voulez-vous éprouver à quel point on vous aime?

DAMIS.

Tu te trompes, Paſquin: moi jaloux! point du tout.
L'importune Julie en ſeroit trop flattée:
Ici la convenance a plus fait que le goût:
Je venois de quitter, elle d'être quittée,
Et nous nous ſommes pris, je ne ſçai trop comment,
Elle par vanité, moi par déſœuvrement.
Les amours aujourd'hui ſont tous de cette eſpéce.

PASQUIN.

Vous avez donc des projets ſur la Niéce?

DAMIS.

Le vertueux Lindor prend ſoin de la former;
Quant à moi loin de me charmer,
Sa beauté me déplaît, & ſon eſprit m'attriſte:
A parler ſentiment ſon mérite conſiſte;
Elle cherche, dit-elle, à ſe faire eſtimer;
Je ſuis fort peu tenté.

PASQUIN.

PASQUIN.

Que vous êtes à plaindre !
De l'une peu tenté, de l'autre point jaloux ;
Vous ne sçavez donc plus ni desirer ni craindre ?
En ce cas j'ai, Monsieur, plus de plaisir que vous.

DAMIS.

Que tu me connois peu ! Ce tourbillon de folles,
D'esprits mal assortis, d'insectes importans
Qui forment leur ennui de cent plaisirs frivoles
M'en procurent de vrais presqu'à tous les instans.
Dans le monde où je vis depuis assez long-tems,
Trompant sans aucun soin tant de femmes crédules,
Dirigeant à mon gré tant d'êtres végétans,
Je sçai mettre à profit jusqu'à mes ridicules.
Je m'accomode à tout & rien ne me contraint :
Le monde est un tyran dont j'ai fait mon esclave ;
Du poids de sa censure accablant qui le craint,
Il se laisse enchaîner par celui qui le brave.

PASQUIN.

Ainsi vos procédés ont toujours un objet :
Quel est ici le vôtre enfin ?

DAMIS.

Tout mon projet
Est dans le double sens de la Lettre importante
Ecrite pour la Niéce & rendue à la Tante.

PASQUIN.

Je me rappelle bien qu'étant obscur & court,
Ce Billet peut aller à l'une comme à l'autre ;
Mais je n'en vois pas mieux quel projet est le vôtre.

DAMIS.

Je prétends que Julie avant la fin du jour
Me donne mon congé.

PASQUIN.

Je n'en fais aucun doute ;

Mais d'être sans affaire avez-vous résolu ?
Avant de rompre ici je crois qu'il eût fallu
Vous arranger ailleurs.

DAMIS.

Tu penses juste ; écoute,
De mon dernier secret il faut te faire part.
Lucinde cette veuve, objet de tant d'hommages,
Frivole avec les fous, solide avec les sages,
Dont le cœur est sans feinte & la beauté sans fard,
Est le goût pour lequel j'abandonne Julie.

PASQUIN.

Mais l'amitié, Monsieur, l'une à l'autre les lie!

DAMIS.

Rompre de pareils nœuds est l'ouvrage d'un jour,
Et l'amitié se tait dès que parle l'amour.
Tout l'embarras de cette affaire,
Pour éviter l'éclat que le dépit peut faire,
Est d'obliger Julie à me manquer de foi :
Il faut que je parvienne à détruire sa flâme ;
Et l'on veut qu'en ce lieu, j'attende que la Dame
Me fasse la faveur d'avoir tort avec moi.
Elle vient, laisse-nous.

SCENE III.

DAMIS, JULIE.

JULIE.

J'Attendois que la Ville
En plaisirs un peu moins fertile
Vous laissât me donner quelqu'un de vos instans.

DAMIS.

Quand je suis loin de vous c'est l'ennui qui les file ;

Mais pour jouer un rôle il faut voir tant de gens !
Vous m'estimeriez moins, si toujours inutile,
J'étois plus maître de mon tems.

JULIE.

Et quels sont, s'il vous plaît, les devoirs importans?...

DAMIS.

Vous m'en demandez compte ? Eh, mais cent, plutôt mille.
J'eus Dimanche un Billet pour souper chez Mouthier *
Avec le petit Duc & la grosse Comtesse :
Lundi jour malheureux ! Un maudit Créancier
Automate indocile, homme sans politesse,
Sous prétexte qu'il doit lui-même, & qu'on le presse,
Me voulut sans délai contraindre à le payer ;
J'allai le jour suivant flatter un Financier :
Mercredi je courus à la Piéce nouvelle,
Tout le monde étoit pour, & moi je fus contr'elle ;
La satyre embellit les plus simples propos,
Et l'admiration est le stile des sots :
Jeudi j'eus de l'humeur, je me boudai moi-même ;
Le lendemain j'étois d'une folie extrême,
Florise s'empara de moi pour tout le jour ;
Hier à tout Paris j'ai fait voir une veste
D'un goût divin, l'habit le plus gai, le plus leste,
Où la Boutray, Passeau ravissent tour à tour,
Et j'arrive aujourd'hui tout plein de mon amour.

JULIE.

Votre façon d'aimer est tout à fait commode :
Tel est de votre tems le partage & l'emploi
Que de huit jours à peine en est-il un pour moi !

DAMIS.

Que voulez-vous ? Je suis victime de la mode

* Fameux Cuisinier.

Au point d'en être à moi-même odieux.
A propos, Araminte a choisi tout au mieux :
C'est le discret, le modeste Valere
Qui jouit aujourd'hui de l'honneur de lui plaire,
Et pour donner le change, elle s'offre en tous lieux
Avec certain Marquis aussi fou qu'ennuyeux ;
Mais je veux la priver des ombres du mystère.

JULIE.

Que vous importent ses plaisirs ?
Vous font-ils quelque tort, & gênent-ils les vôtres ?
Quand le cœur est rempli de ses propres desirs,
L'esprit ne songe guére à troubler ceux des autres.

DAMIS.

Ne moralisons point, ou songez qu'aujourd'hui,
Quand le Public nous embarrasse,
Il faut, substituant les sots à notre place,
Pour détourner ses yeux les fixer sur autrui :
Le systême est certain ; mais dites-moi, de grace,
Dans vos tristes Etats que fait-on tout le jour ?
Avez-vous fait venir la petite Angelique ?
Et votre Comédie ? Enfin dans ce séjour,
A-t-on des gens plaisans, du jeu, de la musique ?

JULIE.

N'est-ce donc point pour moi que vous venez ici ?
Votre amour n'est-il plus qu'une vieille habitude ?
Mais vous m'ôtez jusqu'à l'incertitude ;
Si je le voulois voir, mon sort est éclairci.

DAMIS.

Au lieu de vous flatter, souffrez que je vous gronde
De vos vivacités ; moderez-les un peu :
Entre-nous, tout cela ne prend pas dans le monde ;
Ce n'est point glace en moi, c'est en vous trop de feu.
Songez bien que, de votre aveu,
La réputation dépend de l'apparance ;

L'air de se présenter, celui de recevoir;
Le ton, l'extérieur sont des riens d'importance;
Le maintien, en un mot, est le premier devoir;
Et l'on n'est en effet que ce qu'on veut paroître.

JULIE.

Bon! Dans ce siécle-ci sçait-on ce qu'il faut être,
Ou plutôt sous quel masque on doit se déguiser?
Est-il rien dans le vrai qui ne fasse causer?
Affichez la sagesse, on vous trouve gothique;
Ayez une avanture, on vous en prête cent:
Enfermez-vous, on sçait comme cela s'explique;
Tenez maison, chez vous tout paroît indécent,
Et le plaisir sur-tout n'est jamais innocent.
Pour obliger enfin le Public à se taire,
Je crois que le plus sûr moyen
Est de le mépriser en ne lui cachant rien.

DAMIS.

Il peut, quand il le veut, nous forcer au mystére;
Les plus indépendans par lui sont asservis:
Nous nous en plaignons tous; mais chacun l'autorise;
On veut être estimé de ceux que l'on méprise.

JULIE.

Ce n'est point pour autrui, c'est pour moi que je vis.

DAMIS.

Vous apprendrez bien-tôt quels travers sont les vôtres;
Ceux qui cherchent le moins à vivre pour les autres
Sont presque toujours ceux qu'on y force le plus:
Sur quelques faits que votre erreur se fonde,
L'art de dissimuler est le ressort du monde,
Et l'équivalent des vertus.
Il masque les vieilles querelles,
Il prête un air sincère aux amitiez nouvelles,
L'amour même lui doit son plus beau coloris;
Et sous un froid maintien cachant les tendres flames,

Il tient lieu de ſageſſe aux femmes,
Et d'indifference aux maris.

JULIE.

Cet art m'eſt étranger : je ne ſuis occupée
Loin de vouloir tromper, qu'à n'être point trompée.
Juſte ou non, mal ou bien, je penſe à découvert.
Vous-même m'avez dit que toujours difficile
La fauſſeté ſouvent n'eſt qu'un vice inutile
Dont la premiere dupe eſt celle qui s'en ſert.

DAMIS.

Ce n'eſt point fauſſeté que de ſçavoir ſe taire ;
Et vous-même d'ailleurs êtes-vous fort ſincere ?
On vous refuſe net cette qualité là.
En vain je me démonte, en vain je m'en offenſe,
En vain de tous côtez je prends votre deffenſe,
On veut que vous ayez trente ans, & par-delà.

JULIE.

Eh mais j'en fais l'aveu : j'ignorois, je vous jure,
Que l'on dût à trente ans employer l'impoſture,
Et qu'à cet âge il fût trop tard
Pour laiſſer parler ſa figure.
Je n'imagine point, mon amour propre à part,
Arriver au moment où brillant à l'écart
Dans les cercles étroits de quelque ſphere obſcure
L'amour que l'on inſpire eſt un effort de l'art
Et celui que l'on prend un tort de la nature :
Elle n'a point placé ſi près
La ſaiſon des plaiſirs & l'âge des regrets,
Pourquoi de votre ennui la rendre reſponſable ?
Si vous m'aimiez encor, j'aurois aſſez d'attraits,
Si je vous aimois moins, je ſerois plus aimable,
Ce ſont vos ſentimens qui vieilliſſent mes traits.

DAMIS.

Au contraire, à mes yeux vous êtes rajeunie :

Mais moi puis-je empêcher qu'on ne vous calomnie?

JULIE.

Plus je suis indulgente & plus vous êtes fat.

DAMIS.

Nous avons toujours eu l'esprit de notre état:
Quand on saisit ce point, on est ce qu'on doit être;
Ainsi restons-en là.

JULIE.

Malgré tous mes deffauts
Et tout vôtre mérite on vous fera connoître
Que vous n'êtes pas sans rivaux.

DAMIS.

Je le crois: mais souvent la plus aimable femme
N'a pour fonder ses droits que des prétentions,
Et prenant des égards pour des transports de l'ame,
Croit voir dans tous les yeux des déclarations.

JULIE *en lui donnant un billet.*

Je consens d'être au rang de ces femmes crédules,
Et ce billet fait foi de tous mes ridicules.

DAMIS.

Voyons.

BILLET.

Il lit le billet haut.

„ L'incertitude est affreuse en amour,
„ J'en veux sortir, fût-ce à mon préjudice,
„ Et j'obtiendrai ma grace avant la fin du jour,
„ Ou l'on prononcera l'arrêt de mon supplice.

Je vous laisse jouir de ma confusion,
Et vous pouvez compter sur ma discrétion.

Il sort.

SCENE IV.

JULIE.

QU'il est impertinent : impoli par systême,
Il croiroit se manquer en paroissant jaloux :
Ainsi que son orgueil mon malheur est extrême,
Quelle fatalité ! J'eus d'abord pour époux
Un sot qui m'adoroit en dépit de moi-même,
Et non moins à plaindre aujourd'hui,
J'ai pour amant un fat que j'aime malgré lui.
Mais non, cette foiblesse avilit trop mon ame :
L'amour propre est blessé, tout me devient permis.
Lindor me déclare sa flâme.
Qu'il me serve à punir ou corriger Damis.
En ce cas il est bon d'observer Rosalie,
Et d'arrêter le cours de ses prétentions ;
J'ai cru la deviner en vingt occasions,
Son attente aujourd'hui pourroit être trahie.

SCENE V.

JULIE, ROSALIE.

ROSALIE.

MA Tante, l'on m'apprend que Damis est ici,
Je croyois que Lindor devoit venir aussi,
Il faut du monde à la campagne,
Vous sçavez que Lindor est doux & complaisant.

JULIE.

J'en conviens ; mais il est rarement amusant,

Trop

Trop de contrainte l'accompagne,
Il pése tous ses mots, mesure tous ses pas,
Rougit quand on fait son éloge,
Et ne parle jamais que lorsqu'on l'interroge,
Embarrasse toujours par son propre embarras.

ROSALIE.

A dire son avis Damis est moins timide.

JULIE.

Avec trop peu d'égards il est vrai qu'il décide;
Cependant il est né pour la société,
Héros de vingt maisons en histoires fertiles,
Il sçait les rendre avec gaieté;
Il soutient ses récits par sa légereté,
Aux choses les plus inutiles
Donnant un air de nouveauté,
Il excite du moins la curiosité,
Et par une étude profonde
De tous les riens charmans qui gouvernent le monde,
Il a fait un talent de la frivolité.

ROSALIE.

Lindor a, je l'avoue, un autre caractere;
Mais seroit-ce un défaut que la timidité?

JULIE.

Peut-être vous croyez qu'il aspire à vous plaire!
Son mérite est fondé sur votre vanité:
Mais apprenez, ma chere niéce,
Que l'homme le plus sur en fait de probité
Nous trompe sans scrupule en parlant de tendresse,
Et qu'en un mot auprès d'une jeune beauté,
L'usage a de tout tems prescrit la fausseté
Comme un devoir de politesse.

SCENE VI.

ROSALIE.

SUr l'amour de Lindor a-t-elle des ſoupçons ?
Et s'oppoſeroit-elle au bonheur où j'aſpire ?
Mais profitons de ſes leçons,
Lindor a ceſſé de m'écrire ;
Peut-être qu'il trahit ſes ſermens & mon cœur ;
Eſt-ce à moi de nommer l'amour & le bonheur ?

SCENE VII.

ROSALIE, DAMIS.

DAMIS.

JE viens vous faire part d'une choſe importante... ;
Mais non : je me tairai ; mon zèle vous déplaît.

ROSALIE.

La curioſité me tient lieu d'intérêt.

DAMIS.

Eh bien du ſecond rang ſi vous êtes contente,
C'eſt aujourd'hui votre poſition ;
Vous n'allez qu'après votre tante,
Elle eſt votre rivale & j'en ſuis caution :
Lindor adroitement vous trompe l'une & l'autre ;
Mais il n'a pû tromper ma pénétration ;
Je ſuis même ſurpris qu'il échappe à la vôtre.

ROSALIE.

Pour tenir ce langage avez-vous oublié
Que je ne crois jamais aux noirceurs qu'on publie,

Que les liens du ſang m'attachent à Julie,
Et que vous lui tenez par ceux de l'amitié ?

DAMIS.

Que parlez-vous d'Amis, de parens, je vous prie ?
Les parens ne ſont bons, ou je me trompe fort,
Qu'à figurer dans une galerie ;
Quand on hérite d'eux, ils ceſſent d'avoir tort,
Et l'amitié n'eſt qu'une duperie.
Je ſçai vos préjugez. A préſent, je parie
Que vous diviniſez le triſte ſentiment,
Que vous ſerez conſtante aveuglément,
Et vous ferez honneur de l'être.

ROSALIE.

Oui, ſi jamais mon cœur prend un engagement,
C'eſt un tort que j'aurai, Monſieur, certainement.

DAMIS.

Mais dans ce ſiécle-ci vous ne deviez pas naître,
Ce n'eſt point là du tout le ſyſtême du jour.
Vous prenez l'ennui pour l'amour,
Et tandis qu'à duper tout le monde s'occupe,
Vous vous glorifiez de vouloir être dupe.
De la mode & du tems ſçachez mieux profiter,
Ce n'eſt qu'aux cœurs uſés qu'on permet la conſtance;
Ce ridicule affreux a penſé perdre Hortenſe.
Tout dépend de bien débuter.
Par les plus brillantes peintures
Il faut commencer le Roman,
Fixer l'attention, courir rapidement
D'avantures en avantures,
Augmenter l'intérêt de moment en moment,
Enſuite le filer un peu plus lentement,
De l'amour par dégrez diminuer les aîles,
Et quand on croit en être à ſon dernier Amant,
On peut crier alors contre les infidéles,

Et finir par le sentiment.

ROSALIE.

Ce systeme, je crois, réussit rarement,
Et les coquettes surannées
Passent la fin de leurs années
A rougir du commencement.
En perdant la beauté, c'est en vain qu'une femme
Dont la constance est le dernier parti,
Cherche à fixer ses voeux, à rajeunir son ame;
Elle n'inspire plus ce qu'elle a trop senti.
Si d'un tas de rivaux, loin d'être la victime,
Son cœur d'un tendre Amant avoit été le prix,
L'amour la laisseroit dans les bras de l'estime
Mais le caprice usé l'abandonne au mépris.

DAMIS.

Mais vous n'avez sur-tout que de fausses idées,
Le mépris n'est qu'un mot, loin d'être dégradées
Par le nombre des faits & des évenemens
Pour vous apprécier on compte vos amans.
Tant de simplicité m'étonne,
A peine vos attraits sont-ils dans leur printems.
Mais votre esprit est bien dans son automne.
Il faut le rajeunir, il en est encor tems,
Vous allez débuter sur la scene du monde,
Chaque rôle y demande une étude profonde,
Mais le vôtre sur-tout un jeu particulier.
Apprenez vos devoirs; du froid jargon des mines,
De mots à double sens, & d'allusions fines
Se faire un stile singulier;
Avoir l'art de concilier
Une foule d'Amants, qui, trompés l'un par l'autre,
Vous engagent leur cœur, sans engager le vôtre;
Ne souffrir qu'aucun d'eux vous quitte le premier;
D'un air libre & riant, tout dire & tout entendre;

Où l'on promet d'aller toujours se faire attendre ;
Arriver en pestant contre quelqu'importun ;
Faire sur sa parure une légere excuse ;
Commencer vingt propos & n'en finir aucun ;
Où l'on périt d'ennui jurer que l'on s'amuse ;
Refuser de l'esprit à toutes les beautés ;
User tout, épuiser trente sociétés,
En un mot être folle, & se croire jolie,
Voilà ce qu'on appelle une femme accomplie.

ROSALIE.

Je croyois qu'il falloit pour mériter ce nom,
Une célébrité sur l'estime établie,
Et que loin d'illustrer sa honte & sa folie,
Il falloit consulter l'honneur & la raison.

DAMIS.

La raison, dites-vous ? elle n'est aleguée
Qu'à propos de laideur ou d'importunité,
Dans les cercles bourgeois nous l'avons releguée,
Elle ternit l'esprit & voile la beauté.
Quant à l'honneur du sexe.... outre qu'on n'y croit guere,
En est-il un réel qui dépende de vous ?
Il ne faut qu'un propos indiscret ou jaloux
Pour vous ravir cette chimere,
Et malheureusement nous ne pouvons nous taire.
Si votre cœur se rend, le premier de nos soins
Est d'aller publier votre prompte défaite ;
Si votre entêtement nous force à la retraite,
Nous soutenons toujours, sans crainte de témoins,
Que notre victoire est complette ;
Aimez ou n'aimez pas ; soyez prude ou coquette,
Vous n'avez rien de plus, & nous très-peu de moins.

ROSALIE.

J'ai peu vû ; mais enfin, j'ai vû tout le contraire
L'indiscrétion même affecte du mystere

Et ne trahit d'ailleurs que votre probité,
Lorſque vous abuſez de quelque foible indice
Trop promptement ſaiſi par la méchanceté,
C'eſt impoſture ou lacheté;
Mais le doute envers nous ſeroit une injuſtice,
Pour les honnêtes gens c'eſt toujours fauſſeté,
La vertu ne croit rien ſur le raport du vice.

DAMIS.

Et le public croit tout, excepté la vertu;
Plus elle eſt faſtueuſe & plus il la ſoupçonne:
De quelque dignité qu'un goût ſoit revêtu;
C'eſt l'art de tout le monde, il ne trompe perſonne;
Ou du moins que les ſots. Mais laiſſons tout cela,
En partageant ſon cœur Lindor vous rend le vôtre,
Et quand on a tant fait que d'aimer celui-là,
On en peut bien aimer un autre.

ROSALIE.

Votre ſoupçon ſur moi me ſert à refuter
Tous ceux dont vous formez une odieuſe hiſtoire.

DAMIS.

Tenez, voici Paſquin, il peut vous atteſter
La vérité des faits.

ROSALIE.

Non, je ne puis vous croire,
Et je ne dois pas l'écouter.

SCENE VIII.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

ELle n'eſt pas ce qu'elle veut paroître,
Et ſon cœur eſt bien loin de la tranquillité,
Elle pourra t'interroger, peut-être....

PASQUIN.

De combler son chagrin vous seriez très-flatté ;
Pour moi je ne puis pas fâcher une beauté,
Et je ne suis pas propre à faire un petit-maître.

DAMIS.

Je t'offre deux partis, vois quel est le plus doux ;
Si tu dis que Lindor est amant de la tante,
Tu seras en argent par-delà ton attente,
Si tu ne le dis point, je te rouerai de coups.

PASQUIN.

Quoique je sois un honnête-homme,
Pour hésiter, Monsieur, je suis trop effrayé,
J'aime beaucoup mieux être un menteur bien payé
Qu'un homme d'honneur qu'on assomme.

DAMIS.

Va, de ta probité je prends sur moi le soin.

PASQUIN.

Un incident, Monsieur, que je dois vous apprendre,
C'est que Lindor ici va sans doute se rendre,
Et de son débotté je viens d'être témoin.

DAMIS.

Il suffit, laisse-moi.

SCENE IX.

DAMIS.

J'Ai trompé la Julie,
J'ai rempli de soupçons l'esprit de Rosalie ;
Il faut à son amant porter le dernier coup.
Avec ses craintes mal fondées
Et ses singulieres idées,
Lucinde, en vérité, m'embarrasse beaucoup.
Pour un arrangement faut-il tant de mystere ?

SCENE X.

DAMIS, LINDOR.

DAMIS.

EH bon jour, Chevalier, quoi déja de retour ?
Je te croyois pour un mois à la Cour.

LINDOR.

Moi ? Je n'y vais jamais que pour affaire.
Les plus grands noms à peine en soutiennent l'éclat,
N'étant point obligé d'y vivre par état,
Je n'y pourrois jouer qu'un rôle d'inutile,
Et de tous, selon moi, c'est le plus difficile,
Il faut sçavoir donner & prendre de l'ennui ;
Je m'y trouve d'ailleurs d'un embarras extrême,
Je n'ai point le talent de démasquer autrui,
Encor moins l'art de me masquer moi-même,
Que ferois-je à la Cour ?

DAMIS.

Tu serois en deux mots
La dupe des méchants, & le martyr des sots.

LINDOR.

Aussi j'y reste peu.

DAMIS.

J'approuve ce systême,
Mais, mon cher Chevalier, l'on est dupe par-tout :
A parer ce malheur vainement on s'applique,
Le courtisan l'est de sa politique,
L'ami de sa franchise, & l'amant de son goût.
Tu pourrois là-dessus consulter Rosalie.

LINDOR.

Quel raport, s'il vous plaît, a-t-elle à tout ceci ?

DAMIS.

DAMIS.

Non content d'être dupe, es-tu discret aussi ?
Ta sagesse, ma foi, va droit à la folie.
Ce que j'aime beaucoup de ta discrétion,
C'est que pour Rosalie elle est en pure perte ;
Abandonne, crois-moi, sa réputation
Au sentiment public. Quoi ! Je te déconcerte !

LINDOR.

Mais encor, que dit-on ?

DAMIS.

Oh ! rien de positif.
On prétend qu'elle est fausse avec un air naïf,
Comme avec un air fin l'on te croit fort crédule ;
On dit que d'amour en amours
Depuis assès long-tems sa tendresse circule ;
Et qu'elle t'a choisi pour en borner le cours ;
On l'honore d'un vice & toi d'un ridicule.

LINDOR.

C'est ainsi qu'au hazard on décide toujours ;
Le babil éternel nouveliste du blâme
Dit tout, ne prouve rien, condamne sans témoins ;
Et mille échos bruyans, dès qu'on nomme une femme,
Vous détaillent le plus ce qu'ils sçavent le moins.

DAMIS.

Soupçonner une femme est risquer peu de chose,
On peut alors parier cent contre un.
En fait d'amour la plus simple en impose ;
Le jeu des passions est leur talent commun.

LINDOR.

Il en est, j'en conviens, qui tendres par étude,
Coquettes par ennui, fausses par habitude,
Nous trompent par besoin ; mais sommes-nous moins faux ?

Les femmes de nos torts empruntent leurs défauts,
Et leurs vertus sont rarement les nôtres ;
D'ailleurs ne jugeons point des unes par les autres:
Toutes n'ont pas les mêmes agrémens,
Et toutes ne sont pas de ces femmes citées
Presqu'à tous les portraits des modernes romans,
Qui toujours sans amours & jamais sans amans,
Peut-être rougiroient d'être plus respectées.

DAMIS.

Leur façon de penser a son utilité,
Le devoir d'une femme est de sçavoir nous plaire,
Et le fond de son caractère
Doit être la frivolité.
Que m'importent ses torts pourvû qu'elle m'amuse,
Ils sont tous au profit de la société.
Il n'est point de travers que le plaisir n'excuse,
Et tes femmes de bien, dans leur triste maison,
Font vœu de s'ennuyer vis-à-vis la raison.

LINDOR.

Pour un goût passager que tout cela décide,
Soit. Mais si vous cherchiez un bonheur plus solide,
Quel seroit votre choix ?

DAMIS.

Veux-tu parler d'hymen ?
Ceci mérite un plus grand examen ;
Comme ce n'est jamais pour soi qu'on se marie.....

LINDOR.

Si vous ramenez tout à la plaisanterie,
Je me tais.

DAMIS.

En un mot, sur un frivole espoir,
Jamais je ne prendrois ma Maîtresse pour femme ;
Presque tous les objets d'une si belle flamme
Nous vendent le matin le repentir du soir.

D'ailleurs parmi les gens aimables,
Rien n'eſt plus décrié que les hauts ſentimens.
Que dire aux femmes eſtimables ?
Que faire des époux amans ?
On les reçoit avec des complimens,
On les conduit avec cérémonie,
Et l'on ne va chez eux qu'aux grands événemens;
Ils ſont, comme tu vois, très-bonne compagnie.

LINDOR.

Ce terme prodigué ne m'en impoſe plus;
La maiſon où l'on regne eſt la ſeule qui plaiſe:
En définiſſant bien ce titre ou ſon abus,
La bonne compagnie eſt ſouvent la mauvaiſe.
Renoncer à l'eſtime & prétendre à l'eſprit,
Etre fat & méchant, c'eſt ici l'étiquette:
Là, par la dignité l'agrément eſt proſcrit;
On reſpecte toujours & jamais on ne rit:
Ailleurs à chaque mot il faut un interpréte:
Dans une autre ſociété
C'eſt aux dépens des mœurs que regne la gayeté;
Il n'eſt rien qu'on n'admette ou qu'on ne puiſſe exclure;
La multitude enfin, peut fixer le bon ton,
Juge des hommes par le nom,
Et des femmes par la figure.

DAMIS.

On ne t'a pas donné de juſtes notions:
Tu prends pour les reſſorts les décorations;
Je veux te voir un jour avec ce beau ſyſtême.
Las de ta Pénélope, encor plus de toi-même,
Trouver ton châtiment dans les plaiſirs d'autrui,
Et victime de la conſtance,
Ne plus ſentir ton exiſtence
Que par les regets & l'ennui.

Je te laisse y penser. Excuse ma franchise,
Tu sçais que je suis neutre en cette affaire-ci,
C'est pour ton intérêt que je te parle ainsi;
Souviens-toi que l'amour sujet à la surprise
A l'éclat d'un beau jour tout-à-coup obscurci,
Et que l'esprit souvent conseille une sotise.

SCENE XI.

LINDOR.

UN tel discours part-il d'un zèle officieux?
Non: la tracasserie est son vrai caractere.
Il prend de l'amitié le voile spécieux;
Mais il ne la connoît que pour la trahir mieux,
La plus simple vertu dans son ame s'altere:
Comment le punirai-je en devenant heureux?
Je vais trouver Julie, & sans plus de mystére,
La prier de m'unir à l'objet de mes feux.

SCENE XII.

LINDOR, JULIE.

JULIE, *une Lettre à la main, qu'elle cache aussi-tôt qu'elle aperçoit Lindor.*

APrès ce qu'on m'écrit, quoi mon cœur délibère!
Damis peut-il encor me plaire?
Mais, non: je le méprise, il n'est plus dangereux.

LINDOR.

J'allois chez vous, Madame, & je vous vois paroître.

Je vous suis attaché plus que l'on ne peut l'être ;
Mais la seule amitié ne borne pas mes vœux :
Ah ! je voudrois encor former de plus doux nœuds....
Faut-il qu'en même tems, timide & téméraire,
Je craigne de parler, & ne puisse me taire !

JULIE.

Vous me redoutez moins lorsque vous écrivez.

LINDOR.

Vous avez lû ma Lettre ?

JULIE.

Ah ! la demande est bonne !
Mais ce trouble me plaît & n'a rien qui m'étonne.

LINDOR.

Croirai-je que vous approuvez....

JULIE.

Oui, si de votre amour j'ai des preuves certaines,
Vous n'aurez point formé des espérances vaines.

LINDOR.

Cette condition m'assure votre aveu ;
Quel bonheur ! dès ce jour je suis votre Neveu.

JULIE, *à part.*

Quelle étoit mon erreur !

LINDOR.

Votre adorable Niéce
Sçait-elle ?...

JULIE.

Ignorer tout est son premier devoir,
Et les filles, Monsieur, ne doivent rien sçavoir.

LINDOR.

Ah ! Souffrez que cédant au transport qui me presse,
J'aille lui faire part de ma félicité.

JULIE.

Vous y pourriez trouver quelque difficulté.

LINDOR.

Quoi ! Madame, au moment......

JULIE.

Ah ! laissez-moi, de grace.

LINDOR.

Souffrez qu'à vos genoux....

(*Rosalie paroît ici d'un côté du Théâtre sans être vûe.*)

JULIE, *en sortant.*

Je vous céde la place.

LINDOR.

Vous me fuyez en vain. Ah ! Je suivrai vos pas.

SCENE XIII.

ROSALIE.

NOn, Damis ne me trompoit pas.
Le perfide à mes yeux n'a pû cacher son crime;
Ciel ! Devois-je m'attendre à me voir sa victime !
Voilà donc tout le prix du plus pur sentiment :
Un mutuel amour n'est jamais qu'en idée,
Et l'illusion d'un moment,
De mille combats précédée,
Devient un éternel tourment.
Hélas ! Je doute encor qu'il puisse être infidéle !

SCENE XIV.

ROSALIE, PASQUIN.

ROSALIE.

VIens, Pasquin, & sur-tout dis-moi la vérité.

PASQUIN.

Je la dirois pour rien; mais j'en rougis pour elle,
Il faut payer la probité.

ROSALIE, *à part.*

Quelle démarche! & qu'elle m'est cruelle!

haut.

Prends-vîte, & satisfaits ma curiosité.

PASQUIN.

Que me demandez-vous?

ROSALIE.

Est-il vrai que ma Tante
Ait du goût pour Lindor, & qu'il en soit épris?
Est-il bien vrai, Pasquin, que tu les as surpris
Se jurant un amour.....

PASQUIN.

Oüi, la chose est constante:
Vous seule l'ignorez & même en ce moment
Ils causent ici près très-familierement.

ROSALIE, *à part.*

Du plus fidéle amour voilà la récompense!

PASQUIN *comptant son argent.*

Je crois qu'elle auroit pû mieux placer sa dépense.

SCENE XV.

ROSALIE, PASQUIN, JULIE, LINDOR.

JULIE, *à Pasquin.*

Dis quel est le Billet que Lubin tient de toi?

LINDOR.

Réponds & promptement.

PASQUIN.

Sans vous mettre en colere
Vous devriez juger qu'un homme tel que moi
Ne doit point se mêler d'une pareille affaire.

LINDOR.

Dans tout ceci Damis à manœuvré.

JULIE.

Oüi : j'entrevois tout le mystère.

LINDOR.

Parle, faquin, il faut que de force ou de gré
Tu rendes cette énigme claire.

PASQUIN.

Moi ? Je ne fais jamais d'efforts que pour me taire.

JULIE.

Vous, ma Niéce, restez.

ROSALIE.

Madame, à tout ceci
J'ai crû que ma présence étoit peu nécessaire.

JULIE.

Restez.

LINDOR *à Pasquin.*

Dans le moment je veux être éclairci.

PASQUIN.

Sur le chapitre de son Maître
Un valet doit être discret.

JULIE.

En voulant le cacher il nous dit son secret ;
Mais je n'ai pas besoin de lui pour le connoître ;
à Pasquin.
Va le chercher.

PASQUIN.

Madame, il doit bien-tôt paroître,
Il m'avoit ordonné de l'attendre en ces lieux.

JULIE.

Oüi : plus il me fut cher, plus il m'est odieux !
Il ignore, le fat, quel revers il s'apprête :
Je sçai à n'en pouvoir douter,
Qu'il pense de Lucinde avoir fait la conquête,

Et

Et m'obliger à le quitter.
Je me fais un plaisir de le déconcerter.

PASQUIN, *à part.*

Ne l'avertissons point ; son intérêt l'exige,
Et pour le mien sur-tout je veux qu'on le corrige.

JULIE *à Pasquin.*

Si tu dis un seul mot je sçaurai te punir.
à Lindor & à Rosalie.
Et vous, allez tous deux joindre la compagnie,
Et ne redoutez point l'instant de revenir.

LINDOR.

Je n'attends que de vous le bonheur de ma vie.

SCENE XVI.

JULIE.

AH ! ah ! Monsieur Damis, je sçai votre projet ;
Vous attendez de moi des avances de haine ;
Mais loin de me prêter à remplir votre objet,
Je veux paroître encor resserrer votre chaîne :
A mes regards il vient se présenter.

SCENE XVII.

JULIE, DAMIS.

DAMIS *à part.*

JE vois Julie, allons, voici l'instant critique
Où tâchant poliment de l'impatienter,
Je dois chercher à mériter
Le congé le plus autentique.

JULIE.

Qu'avez-vous donc, Damis, je vous trouve rêveur?

DAMIS.

Madame, on l'est toujours, lorsqu'on a le cœur tendre.

JULIE.

Ce discours est flatteur, & c'est me faire entendre
Que votre rêverie étoit en ma faveur.

DAMIS.

Vous ne vous flattez point, vous me rendez justice,
Madame, assurément.

JULIE *à part.*

Mais il devient plus doux :

haut.

Quoi! Seroit-il instruit? Je pense comme vous.
Bien loin que par le tems notre amour s'affoiblisse,
Il semble augmenter chaque jour :
C'est la refléxion qui détruit le caprice,
C'est elle qui soutient l'amour.

DAMIS *à part.*

Voilà qui tourne mal.

JULIE.

Vrais, tendres & fidéles,
Les bons cœurs à venir nous prendront pour modéles;
Nous serons mis au rang des grandes passions :
On n'a pas crû d'abord notre union bien sûre,
Tout paroissoit en nous un sujet de rupture;
Mais nous avons prouvé que nous nous convenions.

DAMIS.

Oh! tout-à-fait, Madame!

JULIE *à part.*

Ah! Son trouble m'enchante.

haut.

Je veux qu'en nos vieux ans l'un près de l'autre assis,

Nous soyons de l'amour une image touchante,
Et que nous rappellions Philemon & Baucis.

DAMIS.

Je n'ose jusques-là porter mon espérance,
Et je ne réponds pas de faire le trajet.

JULIE.

Je vous entraînerai par ma persévérance,
Et vous serez forcé de suivre mon projet.
Jusqu'à présent j'ai lieu d'être contente,
A quelque chose près, de tous vos procédés;
Mais les torts les plus décidés
Ne m'empêcheroient pas, Monsieur, d'être constante.

DAMIS.

La façon de penser est belle.... assurément.

JULIE.

Eh bien, j'ose prétendre à cette grandeur d'ame:
Ne méritez-vous pas de fixer une femme?

DAMIS.

Oüi, quand on rougissoit d'avouer un amant;
Mais on ne rougit plus que d'aimer constamment.

JULIE.

Quel que soit là-dessus le préjugé vulgaire,
De vous aimer toujours je me fais une loi.

DAMIS *à part.*

Non, je ne parviendrai jamais à lui déplaire,
Voilà de ces malheurs qui n'arrivent qu'à moi.

JULIE.

Comment?

DAMIS.

Mais si l'objet d'une telle foiblesse
N'attendoit qu'un prétexte & périssoit d'ennui;
Car j'en connois beaucoup de cette espece.

JULIE.

Mais je redoublerois d'attention pour lui.

DAMIS.

Voilà précisément ce qui fait les ruptures :
En de pareilles conjonctures.
Ménager un amant, ce n'est que lui fournir
Des moyens plus flatteurs, des ressources plus sures,
Et le plaisir malin de rompre les mesures
Que l'on prend pour le retenir.

JULIE.

J'aurois, en lui donnant un plaisir très-frivole,
Un honneur très-réel.

DAMIS.

Rien ne fait tant de tort
Que l'ennui d'un amant, qui, froid comme un idole,
Ne peut à ses amis faire envier son sort ;
Cela perd une femme, & l'amour qui s'endort
Est plus humiliant que l'amour qui s'envole.

JULIE.

Je crains peu qu'un amant qui possede mon cœur
Eprouve en mes liens le dégoût du bonheur ;
Mais s'il prenoit jamais une nouvelle chaîne,
On me verroit blesser ma rivale & l'ingrat
Des traits les plus perçans que m'offriroit la haine,
Et porter le dépit jusqu'au plus grand éclat.

DAMIS.

C'est montrer au public la plus grande foiblesse,
Et faire voir aux gens que leur perte nous blesse.
Pour moi, si répondant au Billet d'aujourd'hui,
Vous admettiez Lindor à l'honneur de vous plaire,
Loin de vous reclamer & de rompre avec lui,
Je le mettrois au fait de votre caractere.

JULIE.

Ce dépit, cette aigreur me prouvent votre amour :
A vous rendre jaloux je suis donc parvenue !
Il faut vous avouer que j'étois résolue

De laisser à Lindor quelqu'espoir de retour
Pour éprouver votre tendresse.

DAMIS.

Vous piquez ma sincerité.
Le Billet de Lindor étoit pour votre Niéce,
Et par mon ordre seul Lubin vous l'a porté.

JULIE.

Que je vous sçai bon gré d'une telle injustice!
Nous n'avions l'un & l'autre employé l'artifice
Que pour nous mieux prouver notre fidélité:
De la vôtre je suis contente;
Sur la mienne de même étant bien éclairci,
Vous allez voir encor que je suis bonne Tante:

Au fond du Théatre à quelque valet.

Que ma Niéce & Lindor viennent tous deux ici.

DAMIS *à part.*

Un tel évenement a lieu de me surprendre,
Et loin de me flatter il doit m'humilier.
Enfin, je ne sçai plus comment il faut s'y prendre
Pour se faire congédier.

SCENE XVIII. & DERNIERE.

JULIE, DAMIS, ROSALIE, LINDOR.

JULIE.

APprochez-vous, ma Niéce, & soyez rassurée,
Il ne m'est pas permis de blâmer votre choix,
Remerciez Monsieur, de m'avoir éclairée;
C'est par son bon esprit qu'il nous unit tous trois.

ROSALIE *à Damis.*

Se peut-il qu'à ce point mon sort vous intéresse?

JULIE.

Dans un Amant chéri je vous donne un époux,
Le véritable amour n'eſt point une foibleſſe:
S'aimer eſt, ſelon moi, la premiere richeſſe,
Et s'aimer par devoir le bonheur le plus doux.

LINDOR.

Le mien s'augmente encor en le tenant de vous.

JULIE *à Damis.*

En vous offrant ma main puis-je faire le vôtre ?
Soupçonnez-vous encor mon cœur d'être changé ?

DAMIS.

Quoique nous ſoyons faits ſans doute l'un pour
l'autre,
Sur un plus long délai je m'étois arrangé.

JULIE.

Ne pourroit-on ſçavoir quel motif vous engage
A ce retardement ?

DAMIS.

Vous l'apprendrez un jour.

JULIE.

Voulez-vous de Lucinde obtenir le ſuffrage ?

DAMIS.

Pourquoi non ? L'amitié peut éclairer l'amour.

JULIE.

Vous dites vrai, Monſieur, & cette aimable veuve
Vient à l'inſtant de m'en donner la preuve
Dans ce Billet dicté par ſon cœur généreux,
Vous allez en juger, le tour en eſt heureux.

BILLET.

Elle lit.

„ Le perfide Damis s'eſt flatté de me plaire :
„ Pour vous en détacher n'ayant que ce moyen,
„ J'ai feint de n'être point ſevere,
„ Et j'ai forcé mon caractere